

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 59 (2009)  
**Heft:** 4

**Artikel:** L'épreuve au miroir  
**Autor:** Perrin, Christophe  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-381803>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'ÉPREUVE AU MIROIR

CHRISTOPHE PERRIN

### Résumé

*Si nous autres êtres humains ne sommes pas «à l'épreuve des épreuves», les philosophes, pourtant, peinent à faire en pensée l'épreuve de l'épreuve, peu s'étant efforcés de conceptualiser ce vécu déchirant. Aussi est-ce l'ambition de ces pages que d'éclairer cette réalité et de clarifier son idée en perçant à jour l'un de ses paradoxes constitutifs : l'épreuve n'étant réellement ce qu'elle est que pour qui ignore qu'elle est ce qu'il vit, sans quoi s'amoindrit son caractère proprement éprouvant, penser l'épreuve semble revenir à saisir sur le vif l'écorché vif qu'est l'éprouvé, en faisant fi de l'objection qui demanderait quelle connaissance prendre de celle-ci auprès de lui si lui-même la méconnaît comme ce qu'elle est. Ainsi l'épreuve ne se voit-elle qu'au miroir de l'éprouvé.*

**«Voilà la difficulté, voilà l'épreuve.»<sup>1</sup>**

Si «c'est le propre des malheurs de ramener à la philosophie, comme le joueur qui a tout perdu revient à sa maîtresse»<sup>2</sup>, une philosophie qui négligerait les épreuves que nous endurons et tairait l'affliction que nous éprouvons lorsque nous les traversons saurait-elle être digne de ce que dit son nom : amour de la sagesse ? Lors même qu'«à l'épreuve des épreuves» – comme on dit d'un élément qu'il est à l'épreuve du temps ou d'un habit qu'il est à l'épreuve de la pluie –, nous ne le sommes pas assurément, l'expérience de l'épreuve, c'est-à-dire du malheur en tant qu'il nous frappe, étant si universelle qu'elle est manifestement inhérente à notre condition de mortel, rares sont les philosophes qui se sont efforcés de conceptualiser ce vécu déchirant<sup>3</sup>. Évoqué de manière

<sup>1</sup> VIRGILE, *Énéide*, VI, 129.

<sup>2</sup> D'ALEMBERT, *Apologie de l'étude*, in: *Œuvres complètes*, Genève, Slatkine Reprints, 1967, t. IV, p. 218.

<sup>3</sup> Évoquée en des pages dispersées de Søren Kierkegaard sous les termes de *Proevelse* ou d'*Anfoegtelse*, comme en des passages inspirés de Gabriel Marcel – Hervé Mesot a su le montrer dans «Le concept d'épreuve. Sa clarification chez Gabriel Marcel», *Éthique & santé*, 2005, vol. 2, n° 4, p. 215-218 – auxquels, à chaque fois qu'il est possible, nous ne manquerons pas de nous reporter comme à autant de jalons ou d'illustrations de notre propre réflexion, comme telle, l'épreuve ne fait pourtant pas l'objet d'une stricte thématisation dans la tradition philosophique. Jean-Louis Chrétien n'y remédie qu'en partie dans: «*Nulla tentatio omnis tentatio*», *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1980, vol. 60, n°1, p. 35-51.

générale mais surtout largement impensé comme épreuve, le *malheur* est traditionnellement ramené au *mal* par des penseurs qui, cherchant à l'expliquer, oublient souvent de le comprendre. Alors que beaucoup disputent des questions de savoir si tout malheur est un mal et si tout mal n'est qu'un malheur, peu discutent de nos malheurs, autrement dit de ces épreuves qui finissent par nous convaincre de penser la vie elle-même, qui n'a pas «que des sourires et des caresses»<sup>4</sup>, comme une épreuve – à tout le moins la nôtre, celle de cet étant que nous sommes et qui, en plus que d'être, a à être. Des épreuves en effet, qui, du traumatisme de la naissance aux affres du trépas, jalonnent le cours de notre existence et font de son parcours un sentier escarpé à travers les traverses, c'est d'ordinaire aux écrivains de nous en décrire l'essence et aux théologiens de nous en dire le sens. En recourant à l'épopée, les premiers chanteront l'odyssée de ceux qui, comme Ulysse traversant les mers, se heurtent aux écueils. En rappelant la bonté divine, les seconds justifieront les tribulations de ceux qui, comme Moïse traversant le désert, sont confrontés à l'adversité. On aura beau s'étonner de ce que, dans l'épreuve, toute la difficulté consiste précisément à «prendre les choses avec philosophie», celle-ci, que toute une tradition, de Démocrite à Wittgenstein, pense comme thérapeutique, à tout le moins cathartique, garde cependant un silence gênant sur la question.

Soit, la philosophie fournit des idées et prescrit même des exercices qui permettent d'aller mieux, du moins de ne pas aller plus mal. Mais sa pharmacopée est clairement limitée. À dire vrai, ce sont surtout ceux qu'elle n'a pas besoin de secourir, ceux qui vont bien, c'est-à-dire normalement mal, qu'elle peut soutenir, car la philosophie ne nous guérit pas des maux qui nous affligent, même s'il n'est pas inutile de s'y rapporter pour les soigner, autrement dit les soulager, quand, bon an mal an, il faut les supporter. Pas davantage ne parvient-elle à nous les faire éviter : la philosophie, qui toujours survient trop tard, on le sait, puisque l'oiseau de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit, n'a pas le pouvoir de prévenir ce qui, par définition, ne saurait être anticipé. Par nature soudaine et incertaine, l'épreuve, à laquelle nous nous attendons en raison d'en voir se succéder de nombreuses, diverses et variées, sans pour autant pouvoir nous y préparer, faute d'en savoir assez sur celle qui va arriver, ne peut que dépasser ce que nous avons pu imaginer, sans quoi elle n'en serait pas une. Figure de l'excès, l'épreuve, bon gré mal gré, surprend et prend toujours en défaut. L'adage dit donc vrai : *primum vivere*, c'est-à-dire *primum sustine deinde philosophare*. Or si les remèdes proposés par les philosophes à la souffrance de l'éprouvé ne sont pas la panacée – souffrance énorme, puisque hors-norme, l'épreuve n'étant pas la simple difficulté –, n'est-ce pas parce que, préférant traiter leurs effets dans sa médication contre les passions, la philosophie ne traite pas directement des maux qui en sont les causes ?

<sup>4</sup> Si on le croit «petit», écrit A. FRANCE, tout change quand «on s'aperçoit un jour qu'elle est souvent dure et parfois injuste et cruelle», en sorte qu'il faut bien «du courage et de la probité» pour «surmonte[r] toutes les épreuves», in : *Le Petit Pierre* (1918), in : *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1994, t. 4, XXII, p. 939-940.

Convenons-en: si «la philosophie nous apprend à supporter sereinement le malheur des autres»<sup>5</sup>, parce qu'elle ne pense pas tant les épreuves de la vie que leurs symptômes, elle ne nous aide guère à souffrir le nôtre. D'où l'enjeu d'une réflexion sur le malheur, ou plutôt sur nos malheurs: gagner le moyen d'affronter les épreuves en toute connaissance de cause et, par là peut-être, armé d'un savoir à toute épreuve. Mais contentons-nous pour l'heure de suggérer cette tâche que nous servirons à notre manière ou, plutôt, à notre mesure. Loin de prétendre développer toute une «philosophie du malheur»<sup>6</sup>, efforçons-nous de tendre vers une «philosophie de l'épreuve»<sup>7</sup> en nous attachant à éclairer cette réalité et à clarifier son idée.

### 1. De l'épreuve à l'éprouvé

Ulysse pouvant témoigner de ce que, notre vie durant, «nous n'en avons pas fini avec toutes nos épreuves»<sup>8</sup>, tournons-nous vers «le plus malheureux de tous les hommes»<sup>9</sup> pour, en pensée, faire l'épreuve de l'épreuve. Condamné à un exil de vingt ans loin d'Ithaque, dont dix d'errance ballotté d'île en île au gré des caprices divins, Ulysse n'endure pas cette épreuve, sinon ce supplice, sans en affronter d'autres: le deuil de six de ses amis au pays des Cicones, la tentation du fruit de l'oubli chez les Lotophages, l'impuissance face à la dévoration de ses compagnons en terre cyclope, comme la désobéissance de ses proches qui libèrent les vents contraires au large d'Éolia; ajoutons la débâcle à Télépyle devant les géants Lestrygons, l'abandon à la magicienne Circé pendant toute une année, la descente aux Enfers chez les Cimmériens ainsi que la séduction du chant des Sirènes; on se rappellera également du combat contre Charybde et Scylla, de l'épuisement et de la faim à Thrinacie ou de la captivité imposée par Calypso à Ogygie. Et c'est encore à l'épreuve qu'Ulysse est soumis lorsque, ayant tout perdu, son butin, son bateau, ses amis, son renom et jusqu'à son propre nom, il lui faut, regagnant sa patrie, reconquérir sa famille. «Voici, ô Prétendants, l'épreuve qui vous est proposée», déclare, à bout de patience, la fidèle Pénélope, afin de mettre fin, en épousant enfin l'un de ses soupirants, non à l'épreuve de l'absence insoutenable de son mari, mais à celle de son interminable attente: «Celui qui, de ses mains, tendra le plus facilement cet arc et lancera une flèche à travers les douze haches, je le suivrai.»<sup>10</sup> Décisive pour ceux qui y participent, l'épreuve est surtout discriminante pour celle qui l'organise: y conviant ceux dont elle soupçonne les mérites – d'où son insis-

<sup>5</sup> O. WILDE, *The English Renaissance of Art* (1882), in: *Essays and Lectures*, Londres, Methuen & Co., 1913, p. 144.

<sup>6</sup> Cf. A. PHILONENKO, *La philosophie du malheur*, Paris, Vrin, 1998.

<sup>7</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, Paris, Gallimard, 1927, p. 198.

<sup>8</sup> HOMÈRE, *Odyssée*, XXIII, 248.

<sup>9</sup> *Ibid.*, XX, 33.

<sup>10</sup> *Ibid.*, XXI, 73-76.

tance à y voir participer le mendiant sous les traits duquel Ulysse s'est présenté –, elle veut s'assurer de la valeur de celui qui lui fera quitter sa demeure.

Or telle est l'épreuve par définition, opération de probation par laquelle on entend, plus encore que juger si celui à qui on l'impose dispose de certaines qualités déterminées, certifier qu'il possède bien celles qu'on lui prête, à tout le moins en avoir le cœur net. Dans ces conditions, «la fonction propre de l'épreuve sera de rendre possible un jugement réfléchi qui permettra de qualifier, par rapport au réel, l'affirmation immédiate émise à l'origine»<sup>11</sup>. L'épreuve est donc toujours invitation à une révélation. Il ne s'agit pas d'y maltraiter celui qui va l'endurer mais, même à le malmener, de lui proposer d'exposer au grand jour ses capacités. D'où la dialectique propre de l'épreuve, qui n'est pas seulement confrontation à une difficulté mais, dans le dépassement de celle-ci, pleine affirmation d'une réalité. Valant comme test et rejoignant en cela la notion d'examen – celle d'épreuve désignant bien sûr, en un sens dérivé, l'exercice, écrit, oral ou physique, qui fait partie de l'évaluation des aptitudes d'une personne lors d'un contrôle ou d'un concours –, l'épreuve porte bien son nom. Si le mot dérive dans notre langue, par-delà l'ancien français, du latin *probare*, héritant ainsi de la dualité sémantique du verbe, soit d'un sens actif qui le fait désigner l'action par laquelle on éprouve – comme le typographe éprouve la page qu'il vient d'imprimer pour fournir à l'auteur une épreuve à corriger –, soit d'un sens passif qui le fait renvoyer à la sensation ressentie – ainsi à la peine que l'on peut éprouver et qui fait une épreuve de notre résilience –, la chose n'a pas d'autre but que d'apporter la preuve de la positivité de l'éprouvé. Une fois l'épreuve terminée, celui-ci aura précisément «fait ses preuves» et pourra être approuvé parce que, y ayant résisté, en aura triomphé. Distincte de l'essai que l'on fait pour choisir, comme de l'expérience que l'on fait pour savoir, l'épreuve, que l'on fait pour connaître<sup>12</sup> ou reconnaître, n'est ainsi présentée qu'à celui que l'on estime digne, du moins prêt à la passer. Aussi n'est-elle pas assimilée à un châtiment par les croyants qui la distinguent radicalement de la tentation, même s'il n'est qu'un seul mot dans la Bible pour les désigner – *niçionâ* en araméen, *nissayon* en hébreu ou *peirasmos* en grec. À sa différence, elle n'est pas mise en œuvre par le diable pour nous faire chuter, mais par Dieu pour nous édifier.

Si l'épreuve, qui sert à fortifier la foi de celui qui y est soumis, n'est donc pas la tentation, qui vise à le faire sombrer dans le péché, la tentation vaut cependant comme épreuve, puisqu'elle éprouve notre résistance, et l'épreuve, elle, excite la tentation, puisqu'elle suscite la souffrance. Car tout autant que la

<sup>11</sup> G. MARCEL, *Du refus à l'invocation*, Paris, Gallimard, 1940, p. 102.

<sup>12</sup> Cf. *Dictionnaire universel françois et latin vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux* (1704), Paris, Compagnie des Libraires associés, 1771, t. II, «Épreuve», p. 805 : «Nous confondons tous les jours ces trois mots, épreuve, essai, expérience, et dans tous nos Dictionnaires on les définit l'un par l'autre, quoiqu'ils aient chacun leur idée propre, et qu'ils expriment trois manières différentes dont nous acquérons la connaissance des objets. L'épreuve [...] a plus de rapport à la qualité des choses [...]. L'expérience regarde proprement la vérité des choses, et l'essai, leur usage.»

tentation, l'épreuve est toujours *mise à l'épreuve*, confrontation à l'adversité, c'est-à-dire à la contrariété d'un sort qui, se tournant vers – *adversitas* découle en latin d'*advertere* – celui qu'il va outrageusement frapper – le français parle justement des «injures» et des «coups» du sort –, mieux, se retournant contre lui – d'où l'idée d'un «revers de fortune» –, s'oppose diamétralement au mouvement qu'il initie. Alors que, avant l'épreuve, celui-ci voulait et pouvait, et pouvait d'ailleurs autant qu'il voulait, dans l'épreuve, fragilisé qu'il est, il ne peut plus ce qu'il veut, voire, ébranlé comme il l'est, ne veut plus comme il peut. Par son extrême pénibilité, l'épreuve a en effet le pouvoir de défaire la plus ferme volonté, et l'éprouvé, d'abord désemparé, puis révolté et bientôt éploré sinon désespéré, dès lors de succomber. Essentiellement *épreuve de force*, puisqu'il s'agit d'en avoir assez pour ne pas céder aux tentations qu'elle induit – rébellion, prostration, renonciation<sup>13</sup>, désespoir<sup>14</sup> –, l'épreuve a beau être foncièrement à la mesure de celui qui doit l'endurer – ajustant, comme tout bon examinateur, le niveau de l'épreuve aux capacités de ceux qui ont à la passer, Dieu ne donne jamais plus à chacun que ce qu'il peut supporter –, on ne se sent souvent pas de taille à l'affronter. Notre vie n'échappant ni à l'épreuve, ni à la tentation, l'épreuve ne dégénéralant en tentation qu'en raison de notre peccabilité qui nous fait opter pour la facilité, et l'épreuve de la tentation n'étant tolérée par Dieu qu'en raison de sa sagesse qui y voit le moyen de nous amender, s'ensuit la tentation de tout tenir pour une épreuve.

L'idée n'est pas infondée : si «toute situation peut être regardée comme une épreuve», c'est qu'«elle enveloppe en effet une tentation et un enjeu»<sup>15</sup>. Mais «que beaucoup aient en toute circonstance à offrir cette catégorie comme un plat réchauffé» explique Kierkegaard, «cela prouve seulement qu'ils ne l'ont pas comprise»<sup>16</sup>. On aurait donc tort de la galvauder en y recourant pour désigner l'ensemble des événements fâcheux, sinon funestes, qui peuvent ici-bas se rencontrer : déboires, drames, désastres, calamités ou autres catastrophes. Que ceux-ci soient éprouvants, nul n'en doutera mais, aux yeux du penseur danois, tout n'est pas épreuve pour autant car, le plus souvent, tentation, la distinction entre l'épreuve et la tentation, aisée en pensée, restant compliquée dans l'action puisque, généralement dus à nos semblables, les maux qui nous affectent ne nous laissent que peu d'indices de leur origine potentiellement surhumaine. L'erreur, sinon la faute, est pourtant de confondre ces deux ordres de réalité et, en qualifiant d'épreuve toutes les situations de détresse dans lesquelles nous

<sup>13</sup> Cf. chez G. MARCEL : dans l'épreuve, «je puis, à vrai dire, m'abandonner purement et simplement à ma souffrance, me confondre avec elle, et c'est même là une terrible tentation» – *Du refus à l'invocation*, *op. cit.*, p. 103. Et c'est d'ailleurs pourquoi il y a toujours en elle «menace d'anéantissement spirituel» – *Journal métaphysique*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>14</sup> Cf. chez G. MARCEL : cette «tentation de céder au désespoir» est même un «élément constitutif» de l'épreuve – *Homo Viator*, Paris, Aubier-Montaigne, 1944, p. 61.

<sup>15</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, p. 260.

<sup>16</sup> S. KIERKEGAARD, *La répétition* (1843), in : *Œuvres complètes*, Paris, L'Orante, 1972, t. V, p. 77.

sommes subitement plongés, lors même qu'elles n'ont aucun lien avec le divin, d'en appeler à leur égard à la passivité et à la résignation plutôt qu'à la charité et à l'espérance. «Seuls les hommes qui n'ont aucune notion, ou n'ont qu'une notion dérisoire de vivre en vertu de l'esprit ont vite fait de trancher la question», ironise Kierkegaard, «pour consoler, ils donnent une leçon de catéchisme d'une demi-heure, comme nombre d'apprentis en philosophie offrent une théorie improvisée»<sup>17</sup>. D'où les procès faits à Dieu et les procès de ces procès dans ces procès en justification que sont les théodicées et dont abonde la métaphysique. Qu'on se le dise cependant : «la catégorie de l'épreuve n'est pas de l'ordre esthétique, éthique ou dogmatique» mais «absolument transcendante»; elle «met l'homme dans un rapport d'opposition strictement personnelle à Dieu»<sup>18</sup>.

L'épreuve implique un face-à-face avec ce qui me dépasse et qui, resté jusqu'ici en amont comme à distance de moi, fait cette fois irruption dans ma vie par le truchement d'un bouleversement sans précédent. À «réfléchir sur l'idée d'épreuve», dès lors, «la grande difficulté consiste à saisir le rapport véritable entre l'épreuve et celui qui me l'impose»<sup>19</sup>. Si le dénommé Constantin Constantius l'explicite dans la lecture qu'il fait du livre de Job, bien loin du registre théologique, la bien nommée pièce de Marivaux, *L'épreuve*, en fournit pour ainsi dire une contre-épreuve comique. Se remettant lui-même d'une épreuve, puisque d'une mystérieuse maladie qui l'a contraint à demeurer sur les terres de propriétaires désargentés, le fortuné Lucidor s'éprend de leur fille, qui l'aime en retour. Mais en proie au doute quant à la nature de son amour – «tout sûr que je suis de son cœur, je veux savoir à quoi je le dois; et si c'est l'homme riche, ou seulement moi qu'on aime» –, Lucidor, avant d'épouser Angélique, entend s'assurer de ses sentiments – «c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre»<sup>20</sup>. Et celle-ci de consister à lui annoncer l'arrivée d'un mari en la laissant penser qu'il s'agit de lui, jusqu'à provoquer sa déception en lui présentant son valet endimanché, afin d'exciter sa jalousie. Or n'est-ce pas son statut de nanti qui permet à Lucidor, pourtant amoureux, de se montrer odieux ? N'est-ce pas eu égard à sa supériorité sociale éprouvée que le riche héritier, qui a acquis la propriété de ses hôtes, se permet de se comporter en terrain conquis et d'agir à l'image même de Dieu, éprouvant ses serviteurs dont il sonde les reins et les cœurs – à l'image, mais non à la ressemblance, notons-le, car, en toute orthodoxie, Dieu peut sonder sans éprouver, en sorte qu'il n'éprouve que pour que l'éprouvé lui-même puisse se sonder ?

Si «l'épreuve est ce qui a un au-delà»<sup>21</sup>, si l'épreuve suppose une transcendence, à concevoir celle-ci comme providence, celle-là fait nécessairement sens : l'épreuve est alors évidemment *épreuve initiatique*, rite de passage

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>19</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, p. 197.

<sup>20</sup> MARIVAUX, *L'épreuve* (1740), in: *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, 1994, t. II, scène première, p. 474.

<sup>21</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, p. 198.

qui permet la purification et assure le progrès par un incontestable travail du négatif. Par définition éprouvante en effet, en même temps qu'elle exige de l'éprouvé des qualités pour l'endurer, l'épreuve contribue à les développer. Aux prises avec elle, celui qui s'emploie à l'affronter déploie des efforts auxquels il n'avait jusqu'ici jamais consenti, puisqu'il n'y avait jamais été forcé. Ainsi l'épreuve accroît l'humilité, la patience, la confiance, la persévérance et, ultimement, l'endurance de celui qu'elle éprouve et qui, grâce à elle, s'éprouve ou se découvre humble, patient, confiant, persévérant, endurant. L'épreuve est par conséquent formatrice et libératrice : en y faisant face, l'homme se fait, puisqu'il se forge, entre autres, une «volonté de fer» et un «moral d'acier», et se fait face, puisqu'il éveille des ressources qui sommeillaient en lui inexploitées. Par où s'imposent la bienveillance qui l'accompagne – l'épreuve n'est adressée qu'à celui qui est à même de la traverser, et cela, pour le renforcer – comme la réjouissance avec laquelle elle doit être accueillie – l'épreuve n'est pas l'occasion de perdre le peu que l'on a obtenu, mais l'opportunité de gagner ce que, sans elle, on n'aurait jamais eu. Aussi Job voit-il finalement sa fortune restaurée, et même doublée, comme sa filiation et son bonheur assurés. Aussi Angélique voit-elle en définitive son cœur comblé, par son aimé rassuré et son mariage annoncé.

Qu'en est-il cependant de la plainte de Job qui, en dépit de la fermeté première de sa foi, accablé de souffrances injustifiées, en vient à maudire le jour de sa naissance ? Qu'en est-il également de la peine d'Angélique qui, devant la perversité de Lucidor, obligée d'accepter que le monde n'a pas sa pureté, voit s'évanouir l'innocence de son enfance ? Cette conception fondamentalement positive de l'épreuve, puisque d'origine divine, n'est-elle pas toutefois restrictive, puisque exclusive de la façon dont elle est éprouvée ? Or l'essentiel dans l'épreuve – pour ne pas dire l'essence de l'épreuve qui, en tant que situation-limite, comme l'eût dit Jaspers, expérience intime et extrême<sup>22</sup> poussant l'homme dans ses derniers retranchements, ressortit de l'*Erlebnis* – réside sans doute là, soit dans le vécu de l'éprouvé qui la subit et qui jamais d'emblée ne la vit comme telle. Comment d'ailleurs l'épreuve pourrait-elle être par lui vue ainsi, ne valant que pour lui, qui n'y voit d'abord plus rien quand elle s'abat sur lui ? Car, insistons-y, accablante, affligeante, l'épreuve est encore esseulante et aveuglante. Esseulante parce que, si tous nous connaissons des épreuves, chacun endure les siennes qui, sans être tout à fait autres, ne sont jamais tout à fait les mêmes que celles des autres ; nul ne peut dès lors nous délivrer de celles auxquelles nous sommes confrontés, par où l'épreuve isole et désole. Aveuglante parce que, si le monde est pour nous d'ordinaire structuré par des repères qui balisent notre cheminement à travers lui, à y être soumis, tout d'un coup, il s'obscurcit ; surgit alors l'hostilité d'une nuit de laquelle nous nous retrouvons prisonniers et qu'il faut pourtant traverser, de ténèbres dans lesquelles nous sommes soudainement plongés et auxquelles

<sup>22</sup> Cf. G. MARCEL : «L'épreuve [...] ne se conçoit que dans des circonstances extrêmes» et présente toujours «un caractère escarpé» – *Du refus à l'invocation*, p. 105.



il s'agit d'échapper<sup>23</sup>, par où l'épreuve hante et désoriente. Nous laissant sans secours ni recours, c'est surtout sans réponse que l'épreuve laisse nos pourquoi – pourquoi cela ?, pourquoi moi ?, pourquoi là, *hic et nunc* ?

## 2. Dans le reflet du miroir

Dans l'épreuve, toute l'épreuve pour ainsi dire est donc de découvrir que c'en est une. Et la chose n'a pas échappé à Kierkegaard qui, à la question de savoir «quelle science a qualité pour faire place à un rapport posé comme épreuve, laquelle, au point de vue de l'infini, n'a pas de réalité, mais n'en a que pour l'homme éprouvé», répond sans hésitation qu'«une telle science n'existe pas et ne peut pas exister»<sup>24</sup>. Aussi l'éprouvé ignore-t-il généralement la nature exacte de ce qu'il a à endurer, non que cela soit radicalement impossible à savoir – Job y parvient très bien, et c'est d'ailleurs sa certitude à penser que «tout cela est une épreuve»<sup>25</sup>, entendons *n'est qu'une* épreuve, qui explique sa prétention à répéter qu'il est parfaitement irréprochable, et donc injustement tourmenté –, mais parce qu'il faut avant tout croire – Job n'y réussit qu'à entrevoir le dépassement du stade éthique, dans lequel on se plie à l'ordre et à la règle en pensant les choses en termes de bien et mal, de récompense et de châtement, dans le stade religieux, où l'individu se retrouve seul devant Dieu, n'ayant de devoir qu'envers lui, puisque de compte à rendre qu'à lui seul. Ainsi, ne se laissant pas saisir spontanément – Proust, en insistant sur l'opacité première de l'éprouver, aide à l'illustrer: «on éprouve, mais ce que l'on a éprouvé est pareil à certains clichés qui ne montrent que du noir tant qu'on ne les a pas mis près d'une lampe, et qu'eux aussi il faut regarder à l'envers: on ne sait pas ce que c'est tant qu'on ne l'a pas approché de l'intelligence»<sup>26</sup> – mais, à la réflexion, sous certaines conditions – Kierkegaard les précise: «il faut d'abord que l'événement soit dégagé de ses éléments cosmiques et qu'il reçoive le nom et le baptême religieux, après quoi on doit se soumettre au contrôle de l'éthique et l'on a enfin le terme d'épreuve»<sup>27</sup> –, si «l'épreuve ne tourne jamais vers nous le visage que nous attendions»<sup>28</sup>, alors tournons-nous davantage vers l'éprouvé pour, dans le reflet du miroir, mieux dessiner le sien.

<sup>23</sup> Cf. G. MARCEL qui, à la suite de saint Jean de la Croix dans sa *Noche oscura*, insiste sur cette dimension de l'épreuve, à la fois privation «pour un temps indéterminé d'une certaine lumière à laquelle j'aspire» et «expérience de captivité» dans laquelle «je me trouve non seulement jeté, mais comme engagé sous une contrainte extérieure dans un mode d'existence qui m'est imposé et comporte des restrictions de tous ordres pour mon agir propre», en sorte que «ce que j'appelle de mes vœux, c'est ma libération» – *Homo viator*, *op. cit.*, respectivement p. 40, 41 et 60.

<sup>24</sup> S. KIERKEGAARD, *La répétition*, in: *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 76.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> M. PROUST, *Le temps retrouvé*, in: *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1954, t. 3, p. 896.

<sup>27</sup> S. KIERKEGAARD, *La répétition*, in: *Œuvres complètes*, p. 76.

<sup>28</sup> F. MAURIAC, *Journal 1932-1939*, Paris, La Table Ronde, 1947, p. 425.

N'ayons cure en effet de l'objection qui demanderait quelle connaissance prendre de l'épreuve auprès de l'éprouvé, si l'éprouvé lui-même la méconnaît comme épreuve. L'épreuve n'étant réellement ce qu'elle est que pour qui ignore qu'elle est ce qu'il vit, sans quoi, *sub specie dei*, s'émousse sa dimension proprement éprouvante – ce qui nous est demandé étant alors «autre chose» que ce que nous croyions d'emblée, dans l'incompréhension première de la source comme du sens de l'adversité, quelque chose «à la fois plus facile, plus à notre mesure ; une croix moins lourde que notre imagination ne la voyait et tout de même accablante, mais non jusqu'au point où nous ne pourrions la porter»<sup>29</sup> –, sans doute est-il «essentiel à l'épreuve de pouvoir n'être pas reconnue comme telle»<sup>30</sup>. Dans ces conditions, «progresser dans la compréhension de l'épreuve en tant que telle»<sup>31</sup> ne peut que revenir à saisir sur le vif l'écorché vif qu'est l'éprouvé ou, du moins, à décrire la façon qui est la sienne d'éprouver ce qui l'éprouve. Par où apparaît d'abord que l'épreuve est un phénomène qui, tout entier rapporté à l'expérience de celui qui la subit, ne peut constituer un objet d'analyse en soi. *Exit* tout critère distinctif qui, toujours et partout, ferait le départ entre l'épreuve et ce qui n'en est pas. Si, en droit, tout n'est pas épreuve, tout peut l'être en fait, l'épreuve étant «susceptible de se spécifier à l'infini»<sup>32</sup> et d'«affecter les modalités les plus diverses, parfois les plus déconcertantes»<sup>33</sup> que revêtent ces réalités que nous redoutons – l'absence, l'échec, la folie, l'incertitude, l'indigence, la maladie, la solitude, le vieillissement..., passons-en, et des pires. Il n'est donc pas d'épreuve en général, mais des épreuves particulières, pour des particuliers. Et ne nous méprenons pas en déclarant l'épreuve subjective : si l'épreuve l'est pour moi, étant ce qui m'échoit sans que j'y puisse quoi que ce soit, elle marque l'irruption de l'en-soi au cœur du pour-soi, d'où suit que, subjective en tant qu'elle m'est relative, elle est bien pour moi objective. Étant ce qui m'arrive – *evenire* en latin – et me percute, ce qui tombe sur moi – *accidere* – et menace de m'emporter dans sa chute, l'épreuve, plus qu'un événement duquel je ne suis ni le spectateur, ni l'acteur, mais la scène, mieux, l'arène, s'offre comme un *accident de la vie* singulier.

Singulier parce que, même si nous en connaissons tous et en traversons de multiples, nul mortel ne pouvant ne pas en subir lors même que «le temps est la forme même de l'épreuve»<sup>34</sup> et la mort, en ce sens, certainement l'ultime épreuve de notre vie, l'épreuve est toujours personnelle et unique. Telle qu'elle est, elle n'a lieu que pour moi – même commune, l'épreuve n'est pas une réalité que je puis partager, car impossible de m'en décharger afin de laisser quelqu'un d'autre l'endurer à ma place – et n'a lieu qu'une seule fois – réitérée, l'épreuve n'est pas épreuve mais exercice, car impossible de la revivre à l'identique afin

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> G. MARCEL, *Du refus à l'invocation*, p. 102.

<sup>31</sup> G. MARCEL, *Le mystère de l'être*, Paris, Aubier-Montaigne, 1951, II, p. 143.

<sup>32</sup> G. MARCEL, *Homo Viator*, p. 81.

<sup>33</sup> G. MARCEL, *Présence et immortalité*, Paris, Flammarion, 1959, p. 26.

<sup>34</sup> G. MARCEL, *Être et avoir*, Paris, Aubier-Montaigne, 1935, p. 20.

de m'entraîner à la passer. L'épreuve a donc ceci de paradoxal qu'elle est à la fois universelle et individuelle, sinon individualisante puisque inaliénable, comme à la fois habituelle et exceptionnelle, à tout le moins insolite, puisque inédite. Accident parce que, n'appartenant pas nécessairement à l'éprouvé, l'épreuve apporte au sein du même l'altération d'un changement qui, bien que contingent et inessentiel, devient cependant une nouvelle qualité, sinon l'une de ses déterminations. Quelle qu'elle soit, elle est le lieu d'un renversement du monde – dans l'épreuve, tout se découvre sous un jour nouveau qu'on eût préféré ne pas voir et qu'on peine encore à regarder, puisque ce qui jadis était familier se révèle désormais, dans son inquiétante étrangeté, menaçant, voire effrayant – et d'un bouleversement de l'*ego* – dans l'épreuve, rien mais surtout personne n'est ni ne sera comme avant, aussi celui qui la subit ne se reconnaît-il pas et ne reconnaît-on plus celui qui en est sorti. Dès lors, l'épreuve a encore ceci d'étrange que, tout extérieure à l'éprouvé qu'elle soit, puisque lui venant d'ailleurs, elle le transforme de l'intérieur.

Non répétable et non substituable, l'épreuve est logiquement impondérable. En dépit des sciences qui permettent la prévision de certains phénomènes et des techniques qui autorisent la prévoyance de certains de leurs effets, l'épreuve ni ne se devine, ni ne se devance. Jamais rien ne l'annonce en effet, elle qui, toujours, survient sans crier gare, et si l'habitude d'en subir de rudes pousse à vouloir se préparer à celles dont on est sûr qu'elles restent à endurer, l'incertitude qui leur est attachée est telle qu'elle ne peut que désarmer les meilleures volontés. Curieux savoir qui est donc le nôtre en matière d'épreuve : si chacun peut dire, pour lui comme pour autrui, qu'il en est au moins une qui arrivera, nul ne veut prédire où et quand elle le fera, ni la façon dont elle se présentera et encore moins en quoi elle consistera. L'épreuve est l'*aléa*, ce qui se joue lorsque l'on ne s'y attend pas, et même lorsque l'on s'y attend le moins – c'est là l'ironie du sort : quand tout semble gagné, tout se perd en réalité à buter sur cet obstacle du devenir et à son indéfectible surgissement. Car ce qui était encore inconcevable juste avant son avènement se révèle cruellement réalisable puisque, ayant lieu, il nous met devant le fait accompli. Si l'on peut donc aller au-devant de graves ennuis, on ne peut, comme l'eût voulu David en demandant à Dieu d'être éprouvé, aller au-devant de l'épreuve. Nul ne recherchant une épreuve à laquelle il est sûr de succomber, c'est l'épreuve qui vient nous trouver comme si elle cherchait à nous atteindre, et nous qui, alors, la trouvons déroutante. L'épreuve est cette pierre d'achoppement inattendue qui nous force à modifier ce qui était prévu, mieux, à changer nos plans puisque, à l'heure de l'extrême gestion du temps, tout habités du souci de son meilleur emploi, nous programmons tout de notre vie. Et l'épreuve de nous ébranler avec d'autant plus de perte et de fracas, perte réelle comme symbolique puisqu'elle fait disparaître l'état de choses dans lequel nous nous trouvions en même temps que l'illusion que nous avions de le maîtriser, fracas parce qu'elle s'abat toujours brusquement, sinon brutalement, sa violence n'ayant d'égal que ses conséquences.

Imprévisible, l'épreuve est donc également irrésistible. L'épreuve s'impose, en effet, et n'éprouve qu'en s'opposant. En tant que malheur, elle est cette mauvaise rencontre qui heurte et qui, parce qu'elle fait tout basculer, «ne peut se produire sans que l'être humain vacille, et perde (ou soit sur le point de perdre) l'équilibre»<sup>35</sup>. C'est là le drame de l'épreuve qui, quelle qu'elle soit, «présente toujours un caractère tragique»<sup>36</sup> : à l'instar d'une catastrophe au théâtre, dans une même unité de temps, de lieu et d'action, s'écroule par elle toute une organisation, même si, ici, aucun dénouement n'a lieu. Bien au contraire, si l'épreuve abasourdit d'abord celui qui la subit, c'est que, pour lui, tout, instantanément, se complexifie. Car avant de braver l'adversité, il lui faut déjà réussir à sortir de la paralysie qu'elle induit. Déstabilisé puisque frappé de plein fouet, et renvoyé à sa vulnérabilité, l'éprouvé accuse d'abord le coup. D'emblée, l'épreuve fige sa sensibilité, traumatisée par un événement qui vient dévaster son monde, déboussolant celui que, naguère, il croyait être, désorientant les valeurs qui, jusque là, guidaient ses pas et barrant les chemins qui, jadis, menaient à autrui. L'épreuve engourdit encore son intelligence, et cela doublement : par l'incapacité de penser dans laquelle elle le laisse, puisque plus rien ne paraît exister pour lui hormis cette douleur qui sourd en lui, comme par l'impossibilité de se laisser penser qui la caractérise, puisqu'elle apparaît inconcevable tant elle semble scandaleusement injustifiable. L'épreuve étourdit tout autant sa volonté par le défi qu'elle lance, celui de la riposte à organiser contre cette souveraine puissance, quand bien même c'est sans doute «imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rôle de la fortune»<sup>37</sup>. Ardue, la chose est peut-être même cause perdue, tant l'épreuve passe pour radicalement impossible à surmonter. Ébranlant l'individu comme jamais il ne l'a été – d'où, généralement, la perception aiguë de sa démesure par l'éprouvé qui estime sincèrement que ce qui lui est infligé est au dessus de ses forces –, l'épreuve, «qui se présente d'abord comme invivable»<sup>38</sup>, s'offre comme indépassable sauf miraculeusement. Des dix épreuves que la tradition rabbinique prête à Abraham, le sacrifice d'Isaac en offre la parfaite illustration : alors que tout en lui et tous autour de lui lui recommandent de ne pas tuer son fils, Abraham y consent parce que Dieu le lui commande, cette demande, cette injonction valant comme intervention divine qui le rend capable de réaliser l'irréalisable. Si l'épreuve est ce qui met face à l'impossible, ce qui ne peut être accompli sans prodige – l'hébreu fait dériver celle-là, *nissayon*, de celui-ci, *ness* – même si rien ne laisse présager qu'il y en aura un<sup>39</sup>, elle se révèle être,

<sup>35</sup> G. MARCEL, *Pour une sagesse tragique et son au-delà*, Paris, Plon, 1968, p. 197.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>37</sup> MONTAIGNE, *Essais*, in : *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1962, t. III, 8, p. 912.

<sup>38</sup> G. MARCEL, *Le mystère de l'être*, *op. cit.*, t. II, p. 143.

<sup>39</sup> Cf. chez G. MARCEL : dans l'épreuve en effet, «les conditions étouffantes dans lesquelles je me trouve placé et comme enserré tendent à se présenter à moi comme immuables : il me semble alors qu'il n'y a aucune raison de supposer qu'interviendra

plus encore que l'expérience de l'impossibilité «d'accéder à une certaine plénitude vécue»<sup>40</sup>, celle de la possibilité d'approcher notre finitude, d'ordinaire inaperçue et jamais crue avant d'être précisément révélée à l'épreuve.

Car l'épreuve révèle, l'épreuve précise, l'épreuve phénoménalise. Désignant un point de l'espace-temps ainsi que ce qui s'y produit, l'épreuve n'est pas seulement un instant mais une période, sale et sombre, qui, sans durée déterminée, s'ouvre en réalité non par quelque chose d'absolument nouveau mais par la manifestation inopinée d'un possible latent, venant modifier du tout au tout une situation et manifester l'impossibilité de sa continuation. Rompant la trame ordinaire du temps en séparant nettement un avant réévalué autant que regretté d'un présent si pesant que s'y voit empêchée toute projection dans un après rêvé, l'épreuve met irréversiblement fin à «ce qui s'appelle époque» – «d'un mot grec qui signifie *s'arrêter*, parce qu'on s'arrête là, pour considérer comme d'un lieu de repos tout ce qui est arrivé devant ou après»<sup>41</sup> – et, simultanément, en inaugure une nouvelle. Lieu d'une crise en effet, toujours indécise quant à son issue, l'épreuve n'en est pas moins déterminante pour l'éprouvé qu'elle pousse à se déterminer. Car une décision doit être prise, une position trouvée pour qui, d'abord assommé par l'événement, abattu par le tourment, ne peut pas que pâtir. Si l'épreuve grandit celui qu'elle ne tue pas, c'est que, «occasion de me raidir, de me contracter, de me replier»<sup>42</sup>, voire «de me refermer sur moi-même, et du même coup de refermer sur moi le temps»<sup>43</sup>, elle m'oblige en fait à me ressaisir et, en allant chercher au fond de moi de l'énergie enfouie pour la surmonter ou, du moins, la contourner, me fait saisir mes motivations véritables comme mes réelles capacités. Parce que «l'épreuve me contraint à me mesurer avec moi-même»<sup>44</sup>, moment de vérité, l'épreuve me dévoile à moi-même en me faisant me découvrir en même temps que me dépasser. M'est donné par elle à rencontrer celui que je suis comme à expérimenter ce que je ne suis pas. Bien sûr, si face à une épreuve, l'homme dispose de trois choix : combattre, ne rien faire ou fuir<sup>45</sup>, nul ne pouvant ici se dérober, étant donné que ne pas opter pour l'une de ses possibilités revient encore à le faire, s'ensuit qu'il n'est d'épreuve que pour une liberté, mieux, que «la zone de l'épreuve est le champ même de la liberté»<sup>46</sup>. Mais si, dans l'épreuve, les choses exposent donc leur «coefficient d'adversité»<sup>47</sup>, coefficient

jamais le miracle qui les transformerait dans le sens conforme à mes désirs» – *Homo viator*, p. 61.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>41</sup> BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, in : *Œuvres complètes*, Paris, Louis Vivès, 1862, t. XXIV, p. 262.

<sup>42</sup> G. MARCEL, *Du refus à l'invocation*, p. 102.

<sup>43</sup> G. MARCEL, *Homo Viator*, p. 80.

<sup>44</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, p. 229.

<sup>45</sup> Sur ce point, H. LABORIT, *L'inhibition de l'action*, Paris, Masson et Cie, 1979, et *Éloge de la fuite*, Paris, Robert Laffont, 1976.

<sup>46</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, p. 229.

<sup>47</sup> J.-P. SARTRE, *L'Être et le Néant* (1943), Paris, Gallimard, 1996, p. 527.

sans doute proportionnel à l'affirmation de l'*ego*, l'*ego*, lui, s'expose comme jamais il ne se montre : blessé, sinon brisé, et même anéanti, il n'est pas ou plus le sujet duquel on a coutume de parler, dans la vie comme en philosophie.

Quand bien même l'histoire avait très tôt dit à celle-ci que «l'homme n'est que vicissitude»<sup>48</sup>, en philosophie comme dans la vie, l'importance de l'épreuve n'est du reste jamais pressentie. C'est toujours après coup que l'épreuve apparaît décisive. Et ne nous en étonnons point : il faut d'abord pour cela attendre qu'elle prenne fin, pour ensuite reconnaître qu'elle est essentiellement rétrospective. Qu'elle prenne fin, car si «l'épreuve particulière» n'est «jamais qu'une spécification de l'épreuve humaine en général»<sup>49</sup>, les épreuves de la vie n'en forment finalement qu'une, soit «l'épreuve de la vie»<sup>50</sup> elle-même, ou encore «l'épreuve de soi au contact de la vie»<sup>51</sup>, puisque «être, c'est bien résister à cette épreuve, à cette dissolution progressive»<sup>52</sup>, d'où la dimension proprement ontologique de l'épreuve et, par là, la nécessité de son inscription dans toute anthropologie existentielle, sinon analytique existentielle. Qu'elle est essentiellement rétrospective, car, même prospective en tant qu'elle ouvre une nouvelle ère, elle se pronostique mal et ne se diagnostique que trop tard, d'où son absence de connaissance possible et, dans cette perspective, la nécessité de l'affronter au débotté. À l'explicitier, la philosophie s'autorisera peut-être à conseiller aux éprouvés que nous avons été, sommes et, bon gré mal gré, aurons encore à être de «traiter d'abord l'épreuve comme partie intégrante de [nous]-même, et du même coup, comme vouée à se résorber et à se transmuier au sein d'un certain processus créateur»<sup>53</sup>. Dans l'épreuve, en effet, se joue quelque chose qui n'est pas elle mais nous, en sorte que lorsque nous sommes parvenus à la surmonter, c'est autre chose qu'elle qui a été traversé, à savoir une part d'altérité que nous sommes devenus. À l'explicitier, la philosophie nous aidera sûrement à être moins pris au dépourvu par l'épreuve et le pourra d'autant plus que nous serons moins dépourvus pour la penser. Or si prendre en vue les dimensions de l'expérience humaine qui échappent à la connaissance objective ne se fait jamais mieux en philosophie que dans l'horizon de la phénoménologie, et si, «pour le philosophe, tout est en quelque façon épreuve»<sup>54</sup>, une phénoménologie des épreuves de la vie n'est-elle pas à tenter ?

<sup>48</sup> HÉRODOTE, *Histoire*, I, XXXII.

<sup>49</sup> G. MARCEL, *Homo viator*, p. 80.

<sup>50</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, p. 180.

<sup>51</sup> G. MARCEL, *Présence et immortalité*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>52</sup> G. MARCEL, *Journal métaphysique*, p. 178. Sur ce point, voir encore *Être et avoir* : «mon être est quelque chose qui est menacé dès le moment où je vis, et qu'il s'agit de sauver, que mon être est un enjeu [...] Il n'y a pas d'autre façon d'interpréter l'épreuve humaine, et je ne vois pas ce que notre existence peut être si elle n'est pas une épreuve», p.291-292, et *Présence et immortalité* : «l'existence se présentant comme une sorte d'épreuve subie ou vécue (idée d'une résistance opposée du dedans à cette destruction)», p. 147.

<sup>53</sup> G. MARCEL, *Homo Viator*, p. 53.

<sup>54</sup> G. MARCEL, *Le mystère de l'être*, t. II, p. 144.

